Énonciation, grammaticalisation et lexicalisation

Autodelocutive denomination and lexicon formation

Laurent Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/621>

DOI : 10.4000/praxematique.621

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 81-102

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Laurent Perrin, « Énonciation, grammaticalisation et lexicalisation », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 46 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.621>

Laurent Perrin
Université Paul Verlaine — Metz, EA 3474 CELTED
Laurent.Perrin@univ-metz.fr

Énonciation, grammaticalisation et lexicalisation

Les unités significatives de la langue délivrent deux sortes d'instructions concernant respectivement ce qui est véri-conditionnel à l'intérieur du sens d'une part, conceptuel ou descriptif, fondamentalement lexical au sens restreint du terme, et ce qui est procédural d'autre part, relatif à l'ensemble des règles et principes de construction et interprétation, tout ce qui est indifféremment grammatical et modal, discursif ou pragmatique. Selon Bally (1932), la signification des phrases tient non seulement à ce qu'elles *disent*, à leur *dictum*, associé à la notion de concept (ou signifié) saussurien, mais aussi à ce qu'elles *modalisent*, à leur *modus*, dont relève un ensemble de propriétés relatives à ce qu'il appelle d'abord le *style*, au sens technique, l'expression de la subjectivité, et finalement l'*énonciation*. Hors du champ assez bien circonscrit du *dictum*, c'est-à-dire du contenu dénoté, décrit, représenté conceptuellement, toute autre information sémantique pertinente relève pour Bally du *modus*, et concerne donc prioritairement l'énonciation, les intentions et opérations discursives qui s'y rapportent, plutôt que le monde représenté.

La distinction entre lexicalisation et grammaticalisation (Traugott & Heine 1991)¹ recoupe cette ligne de partage entre ce qui est dictal et ce qui est modal, entre ce qui est conceptuel et ce qui est procédural. On parle de *lexicalisation* pour rendre compte des changements diachroniques aboutissant à la formation de nouvelles unités lexicales, des dénominations qui s'y rapportent, et de *grammaticalisation* pour rendre compte de la formation des marques aussi bien

1. Compte tenu de l'espace limité, je ne cite que cet ouvrage fondateur et renvoie à l'article de Sophie Prévost (ce volume) pour une bibliographie plus conséquente, ainsi que pour son analyse des relations entre grammaticalisation et lexicalisation.

grammaticales que discursives, de tout ce qui concerne la combinatoire interprétative, les conditions d'emploi des formes, à quelque niveau que ce soit. Il n'est pas étonnant que ces deux sortes de fonctions significatives, qui reposent sur des procédés sémiotiques différents, complémentaires à l'intérieur du sens, soient aussi le résultat de processus de formation différents et complémentaires, dont il sera question dans cette étude. L'objectif global sera d'évaluer le rôle de l'énonciation dans le cadre des processus tant de grammaticalisation que de lexicalisation. Nous examinerons accessoirement en quoi ces évolutions à la fois se complètent, s'articulent, et s'excluent réciproquement puisqu'elles sont fondées sur des chemine-ments inverses.

Le rôle et la formation de ce qui est modal au sens élargi, centré sur la notion de *formule*, sera abordé dans la première partie. Nous observerons notamment que les diverses formules énonciatives en quoi consistent les modalisateurs de proposition, connecteurs et autres marqueurs discursifs résultent d'un processus de grammaticalisation fondé sur l'intégration linguistique de routines interprétatives associées à diverses formulations descriptivement affaiblies. Comme le relève Combettes (2006 : 38), dans bon nombre de cas, la grammaticalisation « fait passer une expression du niveau propositionnel, dans lequel elle contribue à la description de l'état de choses auquel fait référence l'énoncé, [...] au niveau pragmatique et énonciatif, où elle remplira la fonction de modalisation, de 'mot du discours', etc. ». La grammaticalisation dévore le lexique et plus généralement le descriptif, fabrique du modal ou du grammatical avec du conceptuel détourné de sa vocation, recyclé à l'usage énonciatif en quelque sorte.

Mais nous observerons aussi, dans la seconde partie de cette étude, que si la grammaticalisation consiste à fabriquer du modal avec du lexical, de la formule avec du concept ou de la description, la lexicalisation fait l'inverse ; elle fabrique du lexique avec de la formule et donc de l'énonciation pour dire les choses encore plus sommairement, ou hâtivement. La citation joue alors un rôle sémantique majeur. Après avoir relevé que certaines expressions lexicales bien particulières, *délocutives* au sens de Benveniste (1966b), consistent à intégrer une forme de citation lexicalisée de l'énonciation d'une formule, nous nous intéresserons ensuite, dans la troisième partie, à la signification transitoire, non encore définitivement

établie, des expressions lexicales émergentes, qui intègrent en fait systématiquement à leur signification une forme d'(auto)citation à la fois de leur énonciation effective et de leurs énonciations passées. Nous parlerons à ce sujet d'expressions (ou de dénominations) *auto-délocutives*.

I. Formules énonciatives

Les *formules* au sens technique relèvent d'un ensemble ouvert d'expressions, appréhendées notamment par Anscombre (1985), qui ne servent nullement à *décrire*, à représenter conceptuellement ce qu'elles expriment, comme le font les expressions lexicales ordinaires. Même si certaines formules conservent une force descriptive déchiffrable, cette dernière est alors plus ou moins affaiblie, si ce n'est tout à fait étrangère à ce qu'elles représentent, qui concerne leur propre énonciation. Les formules ne décrivent pas, mais plutôt constituent, incarnent, et ce faisant exposent, jouent leur énonciation (et celle de l'énoncé dont elles relèvent). Elles *montrent* que cette dernière est pourvue de telle ou telle fonction émotive, pragmatique ou discursive. Les formules qualifient leur énonciation, non pas conceptuellement, mais en quelque sorte *symptomatiquement* comme exprimant l'étonnement (*oh*), l'hésitation (*euh*), la joie (*chic*), la tristesse (*hélas*), le désintérêt (*bof*), le dépit (*zut*), le dégoût (*beurk*), le soulagement (*ouf*), la douleur (*aïe*), ou encore comme réalisant une requête (*s'il vous plaît*), un acte de remerciement (*merci*), de salutation (*bonjour*), d'excuse (*désolé*), d'assentiment (*oui*), de réfutation (*non*). Contrairement aux expressions lexicales ordinaires, qui consistent à décrire les choses en leur absence, c'est-à-dire sans se prévaloir de leur présence éventuelle, les formules partagent avec certains gestes ou mimiques, attitudes, tons, registres, styles, la propriété de ne pas être détachables des postures ou opérations énonciatives dont elles émanent et qu'elles manifestent. Le langage se rapproche alors du cri ou du geste, du comportement associés à telle ou telle situation vécue, susceptibles eux aussi de fonctionner comme le symptôme de ce que veut faire savoir le sujet communicant ¹.

1. Sur la valeur de symptôme de toute énonciation, se référer aux observations de Berrendonner (1981). Se référer à Nølke (1994 : 113-114) pour ses commentaires sur

Il faut donc distinguer scrupuleusement les formules, qui ont une fonction de symptôme *conventionnel*, dont la valeur de symptôme est une signification relevant d'une convention linguistique, non seulement des conventions linguistiques habituellement prises en compte, qui sont purement descriptives ou conceptuelles, mais aussi de ce que l'on pourrait assimiler à des symptômes *contextuels* de ce qui est communiqué, comme un simple cri de douleur par exemple, un soupir de lassitude ou de soulagement, ou encore comme le fait d'employer des mots doux pour manifester sa tendresse, ou de parler méchamment pour manifester sa colère, d'avoir recours à tel ou tel registre stylistique, etc. Contrairement aux symptômes contextuels, les formules sont associées *conventionnellement*, c'est-à-dire linguistiquement, indépendamment de toute déduction ou inférence, à telle ou telle propriété de leur énonciation. En tant que symptôme *conventionnel*, les formules ne sont que dérivées diachroniquement de routines interprétatives associées à des symptômes contextuels qui, en ce qui les concerne, reposent parfois sur les propriétés descriptives de formulations apparentées. C'est à force de se souhaiter réciproquement une bonne santé lorsqu'on trinquait ensemble, c'est-à-dire en ayant recours au mot *santé* dans son sens descriptif ordinaire, que s'est établie progressivement la formule *Santé!* consistant à trinquer. Et c'est en prenant l'habitude de demander à son interlocuteur si ça lui plaisait lorsqu'on lui adressait une requête, que *s'il vous plaît* s'est établi peu à peu comme formule de requête. Dans le cas d'une formule comme *adieu*, le fait de se recommander à Dieu n'a de longtemps plus besoin d'être élaboré conceptuellement dans l'interprétation pour reconnaître la force illocutoire de l'acte. Le nom de Dieu n'est pas plus présent dans *adieu* que le verbe *plaire* dans *s'il vous plaît*. Les formules sont le résultat d'un processus de grammaticalisation fondé sur l'intégration sémantique d'une routine interprétative. Ce processus comprend grossièrement trois stades (et deux étapes de conversion de la valeur sémantique de l'expression), que je caractérise ici sommairement :

A. Au premier stade, la formule n'existe pas encore et les mots dont elle sera constituée n'ont que leur sens descriptif ordinaire.

les expressions qu'il appelle *montrées* (à la suite de Wittgenstein), qui correspondent de très près à nos *formules*.

Le verbe *plaire* permet alors de conditionner la demande de faire quelque chose à l'agrément de son interlocuteur, de même qu'il peut être indiqué de se souhaiter une bonne santé en buvant un verre, ou de s'en remettre à Dieu lorsqu'on ne doit plus se revoir, mais sans qu'aucun rituel ne soit initialement associé à ces opérations.

B. Au second stade, le rituel s'installe, mais la formulation n'a encore rien perdu de sa force descriptive. Le fait de demander à quelqu'un s'il lui plaît de faire ce qu'on attend de lui, d'invoquer Dieu ou de se souhaiter une bonne santé permet dès lors de déduire que le locuteur accomplit indirectement tel ou tel acte (de requête ou autre). L'énoncé fonctionne alors comme un symptôme contextuel de l'acte illocutoire en quoi consiste indirectement son énonciation. Progressivement cette opération est néanmoins facilitée, à mesure que l'on se rapproche du stade C, par l'établissement d'une routine interprétative assimilable à une sorte de loi de discours au sens de Ducrot (1979), ou d'implicature particulière au sens de Grice (1979), d'acte illocutoire indirect au sens de Searle (1981), qui relègue petit à petit au second plan la force descriptive de l'expression. La force symptomatique de la formule est alors sur le point de devenir conventionnelle.

C. Au troisième stade enfin, qui n'est en fait que l'aboutissement du précédent, la formule est entièrement constituée, sa valeur de symptôme est devenue conventionnelle, lorsqu'il est devenu tout à fait inutile (voire impossible ou trompeur) de recouvrer sa valeur descriptive. La formule est désormais consacrée linguistiquement, en tant que marque spécialisée, à telle ou telle propriété de sa propre énonciation. C'est ainsi que *s'il vous plaît* indique aujourd'hui que l'on accomplit un acte de requête, mais sans plus du tout faire référence à l'agrément de son interlocuteur¹, qu'*adieu* permet de se dire

1. D'autres formules centrées sur le verbe *plaire* et portant initialement sur l'agrément (ou le désagrément) de l'interlocuteur, de Dieu, du ciel (comme *plaît-il?*, *plût à Dieu*, *aux dieux*, *au ciel*, à *Dieu ne plaise*, *ne vous déplaise*), aujourd'hui tombées plus ou moins en désuétude, renvoient à des valeurs illocutoires différentes (voir notamment, sur certains faits apparentés, l'analyse de Olivier (2000) consacrée à *mon Dieu* comme interjection). D'autres valeurs de *s'il vous plaît* (au sens de *voici* en Belgique, Lorraine, ou pour donner de l'importance comme dans *Ce n'est pas n'importe qui s'il vous plaît*, pour attirer l'attention comme dans *C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse*) peuvent par ailleurs être recensées en français.

adieu sans faire aucune allusion à Dieu, que *santé* permet de trinquer sans forcément faire référence à la santé de qui que ce soit.

Quant aux formules onomatopéiques comme *oh, ah, euh, ouf, snif, chut, bof, beurk, zut, bouh, grrr, brrr*, etc., qui n'ont pas d'origine lexicale avérée, elles ont atteint le stade C par un cheminement sans doute analogue, mais dont le point de départ est un simple cri, une forme ou une autre de réaction vocale à une situation vécue par le sujet communicant, plutôt qu'une réaction verbale à une telle situation. Progressivement, certaines vocalisations sont devenues le symptôme contextuel et finalement conventionnel de telle ou telle émotion ou sensation, attitude, comportement langagier. L'origine verbale ou non-verbale de certaines formules n'est d'ailleurs pas toujours facile à déterminer. Une formule comme *aïe*, par exemple, est-elle l'émanation d'un simple cri de douleur ou dérive-t-elle étymologiquement d'une unité lexicale, à l'origine notamment du verbe *aider* en français, *aiutare* en Italien ? Une autre hypothèse consisterait à admettre que c'est à l'inverse une formule du type de *aïe* qui est la base de dérivations lexicales ultérieures, comme c'est le cas de la formule *adieu* relativement à l'expression *dire adieu* (nous y reviendrons).

À côté des interjections dont il vient d'être question, l'ensemble des marqueurs de fonction illocutoire, des modalisateurs de proposition, des connecteurs ou opérateurs argumentatifs sont aussi des formules consistant à qualifier symptomatiquement telle ou telle fonction de leur énonciation plutôt qu'à décrire quelque chose. Comme l'écrivait déjà Benveniste (1966a : 264), je ne me décris pas croyant lorsque je dis « *Je crois* que le temps va changer », pas davantage que je ne me représente généralement en train de découvrir ou imaginer quoi que ce soit lorsque je dis *je trouve, j'imagine*, en train de voir ou entendre en disant *je vois bien (que), j'entends bien*. De nombreux modalisateurs de proposition centrés sur le verbe *dire* comme *je dois dire (que), il faut dire, pour ainsi dire*, parfois de simples ponctuateurs de la conversation comme *je veux dire, on va dire*, jusqu'à différents connecteurs comme *c'est-à-dire, à vrai dire, disons*, sont eux aussi des sortes de formules¹. Sans oublier les for-

1. Ces catégories ne sont pas étanches bien sûr. Une formule comme *je veux dire*, par exemple, peut avoir un sens modal appréciatif dans certains cas, une valeur de connecteur reformulatif dans d'autres, ou encore fonctionner comme un simple ponctuant de la conversation à l'oral. Voir sur ce sujet Perrin (2006).

mules négatives (*je pense pas, on peut pas dire, soi-disant*). Dans tous ces cas, la valeur descriptive de l'expression est plus ou moins affaiblie, jusqu'à ne plus jouer de rôle sémantique majeur. En tant que modalisateur de telle ou telle proposition complétive ou qualifiée en incise, *je pense (que)* manifeste symptomatiquement que le locuteur est relativement assuré, mais pas certain de ce qui va suivre, *soi-disant* qu'il n'y croit pas, *c'est-à-dire* qu'il s'agit d'une reformulation, *disons* d'une approximation ou correction, etc.

Plus une formule est grammaticalisée (proche du stade C), plus son sens descriptif originel est affaibli, éloigné diachroniquement de son sens formulaire, moins il est récupérable et susceptible d'en justifier indirectement la signification. Les formules comme *adieu, merci* ou *s'il vous plaît* ont un lien plus lâche et sont donc moins concernées par leur sens descriptif originel que *santé* ou *désolé*, par exemple, et de même *c'est-à-dire* ou *soi-disant, je trouve* en sont plus éloignées que *ça va sans dire* ou *je pense, j'imagine*. Mais il n'en reste pas moins qu'un énoncé comme « *J'imagine que je serai riche* » ne reçoit pas la même interprétation s'il donne lieu à une simple description des cogitations imaginaires du locuteur (par exemple en réponse à la question : « *À quoi est-ce que tu penses?* »), ou s'il engage une formule modale épistémique manifestant symptomatiquement que le locuteur n'est pas certain de ce qu'il va dire (par exemple en réponse à une question du type : « *Que feras-tu dans dix ans?* »). Le seul rapport entre ces deux interprétations tient au fait que la valeur formulaire de l'expression *j'imagine que* dans la seconde est dérivée diachroniquement d'une routine interprétative associée à sa valeur descriptive dans la première. Quel que soit le degré d'accessibilité de son sens descriptif résiduel, on parlera de *formule* dès lors que l'interprétation d'une quelconque formulation peut faire l'économie de ce sens résiduel. Sans préjuger de ce qui est propre notamment à leur fonctionnalité morphosyntaxique (vs discursive), il ne semble pas exclu de ramener bon nombre de marques grammaticales (peut-être l'ensemble d'entre elles) à des formules plus ou moins grammaticalisées, dont la force descriptive se serait progressivement affaiblie, sous l'effet de l'intégration linguistique de telle ou telle routine interprétative ¹.

1. Les travaux notamment de Givon (Givon & Malle, 2002) parmi d'autres approches surtout anglo-saxonnes, vont très clairement dans ce sens. Voir aussi sur ce sujet les observations de Combette & Marchello-Nizia (2003) sur les « causes et

Cela étant dit, il ne faudrait pas en conclure que la relation entre expression lexicale et formule se réduit à une évolution diachronique unidirectionnelle, caractérisée par l'affaiblissement progressif du sens descriptif de telle ou telle formulation, corrélatif de l'émergence d'une signification formulaire. La relation fonctionne également en sens inverse, de certaines formules à l'émergence de nouvelles dénominations. C'est ce que nous allons observer dans la seconde partie de cette étude.

2. Expressions *délocutives*

Dans un article célèbre, Benveniste (1966b) qualifie de « délocutifs » un certain nombre de verbes comme *bisser*, *remercier*, *saluer*. Contrairement aux expressions lexicales ordinaires, qui ne font aucune allusion à l'énonciation des expressions dont elles sont issues et qui leur sont apparentées, les verbes délocutifs dénomment un concept relatif à l'énonciation d'une formule (appelée aussi « locution formulaire » ou « locution de discours » par Benveniste). Ainsi, pour ce dernier, *bisser* signifie « crier Bis ! », *remercier* « dire Merci », *saluer* (en latin *salutare*) « dire Salut » (« dire Salus »), *negare* « dire Nec ». Je cite Benveniste (1966b : 277-281) :

« Le *salus* qui sert de base à *salutare* n'est pas le vocable *salus*, mais le souhait *Salus!* Donc *salutare* ne signifie pas “accomplir le salut”, mais “dire Salut!”. Il faut ramener *salutare* non à *salus* comme signe nominal, mais à *salus* comme locution de discours ; en d'autres termes *salutare* se réfère non à la notion de *salus*, mais à la formule “*Salus!*”, de quelque manière qu'on restitue cette formule dans l'usage historique du latin. [...] Tout ce qui vient d'être dit du rapport entre lat. *salus* et *salutare* vaut aussi pour le fr. *salut* et *saluer*, ainsi que pour les couples correspondants dans les autres langues romanes. Il s'agit de la même relation de locution à délocutif, et d'une relation à poser synchroniquement, sans égard à la descendance historique du lat. *salutem* à fr. *salut* ».

Le fait que le verbe français *saluer* dérive aussi diachroniquement du latin *salutare*, ou que *nier* dérive de *negare* ne change donc rien à l'affaire. Ce qui importe fondamentalement lorsqu'on parle de déri-

motivations du changement linguistique », en particulier sur les causes externes au système.

vation délocutive, c'est que *saluer* fasse allusion, au plan synchronique, à l'énonciation de la formule *Salut !*, que *bisser* fasse allusion à *Bis !*. Le point crucial ne tient pas au fait que le lexème dérive effectivement de la formule, mais bien au fait que les sujets parlants comprennent le lexème en prenant en compte l'énonciation de la formule.

L'analyse de Benveniste a depuis lors été discutée par De Cornulier (1976), puis réélaborée par Ducrot (1980), Anscombre & Ducrot (1983 : 173-174), et ensuite Anscombre (1985). Moins restrictive que celle de Benveniste, la définition d'Anscombre & Ducrot n'implique pas qu'un verbe comme *bisser* signifie à proprement parler « dire *Bis !* », « énoncer la formule *Bis !* », mais plus indirectement quelque chose comme : « faire ce qu'on fait lorsqu'on s'écrie *Bis !* après un spectacle » (c'est-à-dire « en redemander », « inciter l'artiste à reprendre son numéro »). Plutôt qu'à l'acte locutoire en quoi consiste l'énonciation de la formule, les expressions délocutives renvoient à la force *illocutoire* (ou même *perlocutoire*) de cette énonciation. Une telle précision s'impose étant donné que, comme le relève Anscombre (1985), l'on peut également bisser en s'écriant « *Une autre !* » ou en battant des mains. Même un verbe comme *(se) tutoyer* ou *(se) dire tu* dans un énoncé du type « *On se tutoie* », « *On se dit tu* », ne signifie pas exactement « dire (le mot) *tu* », mais « accomplir l'acte qui s'y rapporte », « adopter le comportement associé à l'énonciation de la formule en question ». Ainsi conçue, la notion de délocutivité s'applique non seulement aux verbes de paroles potentiellement performatifs ou apparentés comme *bisser*, *remercier* (qui représentent une action identifiée à ce que l'on fait en disant « *bis* » ou « *merci* », « *je vous remercie* »), mais aussi aux verbes modaux comme *trouver que*, *penser que* (qui renvoient à une attitude associée à l'énonciation de formules comme *je trouve que*, *je pense que*), à certains adverbes comme *dialement*, *fichtrement* (qui dénomment une situation susceptible d'arracher à quelqu'un l'interjection *Diable !* ou *Fichtre !*), à diverses locutions verbales comme *dire merci*, *dire adieu*, *dire oui*, *dire non*, *faire ouf*, *demandeur pardon*, *mettre le holà*, *pousser des oh ! et des ah !*, *être à tu et à toi*, à différents substantifs comme *des adieux*, *un oui*, *un non*, *un ouf*, intégrés à des syntagmes plus ou moins libres ou figés, d'étendue et de complexité variable (*un grand merci*, *pour un oui pour un non*).

Les expressions délocutives dénomment une situation où l'énon-

ciation d'une formule résonne, en quelque sorte, à l'arrière-plan de ce qui s'y trouve représenté. Dans l'énoncé « *Il a été remercié par son employeur* », le verbe *remercier* dénomme une situation où la voix de l'employeur se fait entendre, que ce soit à des fins de simple remerciement ou pour congédier son employé. Une forme de citation est alors intégrée à une dénomination. Bien que très proches de *remercier* au sens de « congédier », les verbes comme *licencier*, *congédier* n'ont pas ce type d'effet échoïque ou citatif. Et de même, dans le cadre d'un énoncé comme « *Pierre pense que Paul va être en retard* », la voix de Pierre se fait entendre ; on entend Pierre disant « *Je pense que* » à l'arrière-plan de la situation représentée, ce qui n'est nullement le cas avec *considérer que*, par exemple. Les délocutifs sont des expressions lexicales pourvues d'une force citative plus ou moins figée, intégrée à une dénomination. Les prédications citatives simples, qu'il s'agisse de discours rapporté au style direct ou indirect libre, sont sans doute un passage obligé, une sorte d'étape préalable à toute dérivation délocutive. Si les locutions verbales *dire merci*, *dire au revoir*, ou les locutions nominales *un grand merci*, *un au revoir*, dénomment une situation associée à l'énonciation des formules *Merci*, *Au revoir*, c'est que ces dernières ont d'abord fait l'objet de nombreuses prédications citatives simples dans des constructions du type *dire* « *Merci Monsieur* », *ses* « *Au revoir et merci* ». Et de manière tout à fait analogue, si des verbes comme *remercier* ou *penser que* à la troisième personne dénomment une situation associée à leur emploi formulaire à la première personne, c'est que les formules *Je vous remercie*, *Je pense* ont préalablement fait l'objet de nombreuses reprises citatives simples dans des exemples du type *Il vous* « *remercie chaleureusement* », *Pierre* « *pense très sincèrement* » *que...* Comme si la formule de requête *s'il vous plaît*, par exemple, à force d'être rapportée sous forme de citation directe, finissait par engendrer une locution verbale *dire s'il vous plaît* proche de « demander poliment » en français ; ou encore comme si la formule performative de salutation *je vous embrasse* ou la formule de défi *je vous emmerde*, à force d'être rapportées au style indirect libre, finissaient par engendrer un verbe *embrasser* signifiant « saluer », un verbe *emmerder* signifiant « défier », « tenir quelqu'un pour quantité négligeable ». Ces évolutions n'ont jusqu'ici pas eu lieu (ou pas intégralement du moins), mais pourraient se produire ; et si tel était le cas, les

nouvelles expressions lexicales engendrées seraient forcément délocutives, dans le sens où leur signification ne serait pas indifférente aux énonciations virtuelles des formules *s'il vous plaît* ou *je vous embrasse*, *je vous emmerde*.

Diachroniquement, la délocutivité n'est bien sûr qu'un stade transitoire, entre prédication citative et dénomination pure et simple, dépourvue de force délocutive synchronique au bout du compte. Benveniste (1966b : 285) précise à ce sujet que les délocutifs peuvent généralement être assimilés, « *au moment où ils sont créés, [à] des verbes dénotant des activités de discours* », laissant ainsi entendre que ces verbes sont ensuite susceptibles de perdre leur valeur délocutive et finalement ne plus dénoter d'activité de discours. Après une première phase d'évolution selon laquelle certaines prédications citatives deviennent d'abord des expressions délocutives au sens de Benveniste et finalement au sens d'Anscombe & Ducrot, les expressions peuvent être conduites à se détacher progressivement de toute allusion à l'énonciation de la formule dont elles dérivent, et ceci jusqu'à aliéner leur valeur dévolutive synchronique. Dans cette optique, un verbe comme *bisser* aurait donc commencé par signifier, à strictement parler, *dire* ou *crier* « *Bis!* », avant d'évoluer diachroniquement vers sa signification actuelle, signification qui pourrait à son tour évoluer jusqu'à ne plus faire aucune allusion, dans l'esprit des sujets parlants, à l'énonciation de la formule *Bis!* Il faudrait sans doute à cet effet que *Bis!* disparaisse de la langue, ou que la formule évolue elle-même diachroniquement sans entraîner une relecture parallèle du verbe *bisser*. Qu'on pense à un verbe comme *pester*, par exemple, dérivé délocutivement de l'interjection *Peste!*, aujourd'hui tombée en désuétude. Un tel verbe est désormais doté d'une signification comparable à celle de verbes comme *protester*, *maugréer*, dépourvue d'allusion à l'énonciation d'une quelconque formule.

L'intensité de l'effet citatif ou délocutif, sa durabilité même, sa résistance à l'usure, varient donc considérablement d'un cas à l'autre. Il est bien plus sensible dans le cas de un *merci* ou de *dire merci* que de *remercier*, et dans le cas de *remercier* au sens de « congédier » que dans celui de *remercier* au sens d'« exprimer sa gratitude ¹ ». Les verbes délocutifs comme *bisser* ou *remercier*, qui

1. Le sens de « congédier » que porte le verbe *remercier* en français n'est nullement

résultent d'une dérivation fondée sur l'ajout de morphèmes flexionnels ou dérivationnels, ont un effet délocutif généralement moins durable et accentué que les locutions verbales ou nominales comme *dire merci*, un *merci*, *faire ouf*, un *ouf*, où la dénomination résulte d'une conversion non marquée morphologiquement. Diverses locutions comme un *m'as-tu-vu*, un *je-ne-sais-quoi*, une *marie-couche-toi-là*, à la *va comme je te pousse*, à *hue et à dia*, du *n'importe quoi*, sont construites sur ce modèle en français. Un *m'as-tu-vu* dénomme un genre d'individu parfaitement imbu de sa personne, apparenté à quelqu'un qui demanderait à tout bout de champ : « *M'as-tu vu faire ceci ?* », « *M'as-tu vu faire cela ?* ». Un *je-ne-sais-quoi* dénomme un objet indéterminé, impossible à définir, susceptible d'être qualifié par une énonciation du type : « *Je ne sais pas ce que c'est* », « *Je ne sais quoi* ». À la *va comme je te pousse* un comportement hasardeux, soumis au gré des circonstances, apparenté à un caractère susceptible de se soumettre à l'injonction : « *Va comme je te pousse* », et ainsi de suite sur le même modèle. Quelle que soit alors l'ancienneté de l'expression délocutive, l'effet citatif semble bien plus sensible que dans un *je-m'en-foutiste* ou le *je-m'en-foutisme*, par exemple, où la forme de l'énonciation citée¹ ne coïncide pas avec celle de la dénomination qui la prend pour objet. Même les dénominations délocutives très récentes et éphémères comme les *nonistes* ou les *ouitistes* par exemple (apparues lors du dernier référendum afin de désigner respectivement les adversaires ou partisans du projet de constitution européenne), ou encore comme le *déclinisme*, un *déclinologue* (entendus récemment pour désigner la propension de certains à prédire le déclin de la France), ont tendance à occulter leur force citative derrière la dérivation dont elles procèdent. On comprend qu'il ne soit dès lors pas forcément aisé de déterminer si un substan-

associé lexicalement à la locution verbale *dire merci*, qui n'est pas utilisable dans ce sens.

1. La forme de l'énonciation citée dans un *m'as-tu-vu*, un *je-m'en-foutiste*, n'est pas une formule, mais une phrase ordinaire. C'est donc moins le fait de renvoyer à une formule qu'à une quelconque formulation apparentée à un certain type d'énonciation (dont attestent notamment les pronoms personnels, de force illocutoire associée à une forme interrogative ou exclamative par exemple), qui fonde les dénominations délocutives. Les expressions délocutives associées à l'énonciation d'une formule pure et simple, telles que les conçoit Benveniste, ne sont en fait que des cas particuliers d'expressions délocutives.

tif comme *catastrophisme* ou l'adjectif *catastrophiste*, par exemple, bien établis dans le lexique en ce qui les concerne, dérivent simplement du substantif *catastrophe* (par un cheminement au demeurant plutôt difficile à établir), ou s'ils ont eux aussi une origine délocutive fondée sur une allusion à une énonciation consistant à prédire ou à prévoir des catastrophes (éventuellement en lien à l'exclamation *Catastrophe!* face à la situation qui s'y rapporte).

Si les expressions délocutives issues d'une dérivation se démarquent formellement d'entrée de jeu de l'énonciation des formulations auxquelles elles font plus ou moins sensiblement allusion, celles qui sont issues d'une conversion non marquée morphologiquement ont tendance au contraire à se confondre durablement avec la prédication citative dont elles procèdent. C'est le cas notamment des expressions en gras dans les exemples ci-dessous :

- (1) Il est arrivé à plusieurs reprises à Ahmad Quoreï de ne pas tenir compte des ordres donnés par Arafat, ce qui démontre qu'il n'est pas un « **yes man** », qu'il jouit d'une certaine indépendance d'esprit. (*Le Temps*, 2/2005)
- (2) Si les Français issus de l'immigration ne se sont pas insérés dans le « creuset français » comme ceux venus d'Italie, de Pologne, et du Portugal, c'est parce que, contrairement à ces derniers, ils ont été des « indigènes », des « sujets », des « tirailleurs », des « **y'a bon** ». (*Le Monde*, 27/28-3-2005)

L'une des questions qui se posent concerne alors la portée des guillemets. S'agit-il ici de qualifier l'énonciation citée, virtuellement associée à la situation que dénomme l'expression délocutive émergente? Ou s'agit-il seulement de qualifier l'énonciation effective de la formulation consistant à dénommer cette situation? En (1), par exemple, les guillemets renvoient-ils à l'énonciation consistant à répondre par l'affirmative lorsqu'on reçoit un ordre, ou renvoient-ils à l'énonciation du substantif émergent *un « yes man »*, à l'anglicisme en tant qu'il dénomme un genre d'individu aux ordres de ses supérieurs? Renvoient-ils en (2) à l'énonciation de ceux qui répondent « *Y'a bon* » (les colonisés), ou à l'énonciation de ceux qui les appellent ainsi (les colons)? La fonction des guillemets associés à l'occurrence de l'expression *y'a bon* est-elle dans ce cas différente de celle des guillemets associés à l'occurrence des expressions

indigènes, sujets, tirailleurs, ou à l'occurrence de l'expression *creuset français*, parfaitement dépourvues de valeur délocutive en ce qui les concerne ? La troisième partie de cette étude aura notamment pour objectif de répondre à cette question.

3. Auto-délocutivité et créations lexicales

L'examen de diverses expressions délocutives émergentes morphologiquement complexes semble établir que les guillemets sont ici la trace d'une allusion à l'énonciation de la dénomination délocutive en soi, à l'énonciation dénommante, en tant qu'expression non encore établie dans le lexique, plutôt que d'une simple allusion à l'énonciation dénommée. Dans les exemples ci-dessous, les guillemets intègrent bel et bien les suffixes sur lesquels se fonde l'énonciation dénommante ; ils ne consistent nullement à isoler l'énonciation dénommée :

- (3) Le « **ni-nisme** » de Jean-Pierre Chevènement est politiquement inadmissible. C'est un mensonge. On doit choisir son camp. (Daniel Cohn-Bendit, *Le Monde*, 12-2-02)
- (4) Le « **j'estimisme** », qui n'est qu'une variante du mobutisme [...]. (*Le Potentiel*, 10-12-91)
- (5) Tant que les « **lititiseurs** » n'auront pas été châtiés, l'insécurité demeure ! (*Le Phare*, 16-11-90)¹

Ce n'est donc pas le fait de dire « *ni-ni* », c'est-à-dire « *ni l'un ni l'autre* », que marquent les guillemets en (3), mais bien le fait de recourir au substantif émergent le « *ni-nisme* », qui dénomme un comportement consistant à dire « *ni-ni* ». Et de même en (4) et (5), les guillemets ne marquent pas le fait de dire « *j'estime* » ou

1. Je remercie Gabriel Sumaili, de l'université de Kinshasa, pour les exemples (4) et (5) extraits de la presse congolaise, tirés d'un corpus recensant les diverses créations lexicales durant la période de démocratisation post-mobutiste. Le substantif *litiseur* signifie « tueur », « assassin à la solde de Mobutu » en français du Congo, par allusion à l'énonciation de la phrase « *Lititi n'mboca* » (« plante du pays ») comme formule de reconnaissance lors d'un massacre d'étudiants par des alliés de Mobutu en 1990. Les étudiants complices, prévenus par avance du mot de passe, devaient prononcer « *n'mboca* » pour avoir la vie sauve lorsque les tueurs criaient « *Lititi...* » avant d'exécuter leurs victimes.

« *lititi* », mais bien le fait de dénommer tel ou tel aspect de la situation associée au fait de le dire. Tout comme dans les exemples (1) et (2) dont il était question précédemment, les guillemets servent alors à qualifier l'énonciation effective dont relève l'usage du lexème délocutif émergent, sa nature de néologisme, plutôt que l'énonciation virtuelle de la formulation dont il dérive¹. Tout se passe comme si la dérivation délocutive émergente sur laquelle se fonde ici le néologisme engendrait systématiquement un second niveau d'allusion citative portant sur l'acte même de dénomination dont relève l'expression délocutive. Bien que systématiquement associé à toute dérivation délocutive émergente, ce second niveau d'allusion ne les concerne pas en particulier, mais concerne l'ensemble des créations lexicales émergentes, qu'elles soient ou non délocutives au sens entendu précédemment. Ainsi les exemples analysés dans Perrin (2002, 2003) ne sont nullement délocutifs au sens de Benveniste, bien que les guillemets aient alors une fonction analogue :

- (6) Les minettes « **tendance** » qui hantent l'ouest de Tokyo [...]. (*Le Monde*, 10-4-01)
- (7) [À propos de Silvio Berlusconi] Les mois qui viennent diront si la Péninsule s'est fourvoyée en faisant confiance à l'homme d'affaires et d'« **affaires** ». (*Le Temps*, 15-5-01)

En (6) les guillemets servent à qualifier l'énonciation effective du mot *tendance* comme adjectivale, en dépit de sa morphologie catégorielle de substantif et de l'absence d'accord. Plus précisément, les guillemets indiquent (ou soulignent) que l'adjectif émergent dénomme ici une qualité associée à un usage rhétorique plus ou moins idiomatisé du substantif auquel l'énonciation fait écho. En (7) les guillemets indiquent plus simplement que la seconde occurrence du mot *affaire* n'a pas son sens ordinaire, que l'adjectif

1. Ce dont atteste d'ailleurs également, à sa manière, le substantif émergent un *yes man*, qui ne désigne pas, du moins en anglais et diachroniquement, un individu enclin à répondre « *Yes man* » lorsqu'il reçoit un ordre, mais plutôt un individu (un « *man* » en anglais) enclin à répondre « *Yes* ». Selon une telle analyse, la délocutivité au sens entendu précédemment ne concerne pas l'intégralité de l'expression nominale composée un « *yes man* », mais seulement la valeur adjectivale émergente de la formule *yes* dans le cadre de la locution.

dénomme ce que l'on a commencé à prendre l'habitude de représenter par une sorte d'usage rhétorique dérivé, devenu lui aussi plus ou moins idiomatique. L'énonciation citée ne tient pas alors à une formulation virtuelle et en quelque sorte inerte, inactivée dans l'énonciation effective, comme dans le cas des expressions délocutives simples au sens de Benveniste, mais à l'acte même de dénomination en quoi consiste cette énonciation effective. Qu'elles soient ou non délocutives à un premier niveau, les expressions entre guillemets qualifient dans tous nos exemples une situation relative à un usage rhétorique idiomatisé dont atteste leur propre énonciation, l'acte locutoire associé à la dénomination émergente qui s'y rapporte (« les minettes dites *tendance* » ou « ce qu'on appelle *tendance* », « ce que j'appelle *tendance* »), plutôt qu'une situation relative à un acte illocutoire étranger et virtuel, simple objet de référence de ce qu'elles dénomment. À ce niveau la dénomination incorpore une forme de modalisation autonymique au sens d'Authier-Revuz (1995), c'est-à-dire de citation à portée modale, plutôt que purement référentielle (Perrin 2004). Nous parlerons alors d'*auto-délocutivité* (plutôt que de délocutivité simple à la Benveniste) pour rendre compte du fait que la dénomination qualifie sa propre énonciation comme le fait d'un usage commun émergent auquel elle fait écho. Cet usage commun peut être plus ou moins partagé, sociolectal ou identitaire, mais il peut aussi remonter occasionnellement à une occurrence inaugurale individuelle. Dans l'exemple suivant, l'adjectif *abracadabrantique* dénomme une situation associée à un usage inauguré par une réponse de Jacques Chirac aux soupçons de malversation dont il fit l'objet :

- (8) Le spectateur est prévenu. Dans le film de Karl Zéro, toute ressemblance avec un personnage réel ne saurait être qu'« **abracadabrantique** ». (*Le Monde*, 22-4-06)

L'adjectif *abracadabrantique* reçoit alors une signification nouvelle, que nous dirons *auto-délocutive*, en vertu de laquelle il signifie quelque chose comme « ce qu'a laissé ainsi entendre Chirac », « ce que depuis lors on a pris l'habitude d'appeler ainsi ». La notion d'*auto-délocutivité* rend compte du fait que la dénomination prend pour objet sa propre énonciation dans d'autres contextes ou occur-

rences, plutôt que l'énonciation d'une formulation associée à un acte illocutoire auquel elle réfère. Ce faisant le sens émergent ne se contente pas de référer, mais hérite en quelque sorte, et reconduit personnellement les implications contextuelles de ses énonciations passées, en l'occurrence lors de l'énonciation inaugurale de Chirac et des reprises souvent ironiques qu'elle a suscitées dans les médias. L'auto-délocutivité concerne l'ensemble des néologismes, des expressions ou significations nouvelles, en voie de lexicalisation, au point crucial de leur apparition, de leur émergence diachronique à l'intérieur du lexique. Le procédé en question assure ainsi la transition entre fait rhétorique, trouvaille individuelle ou idiolectale d'une part, sociolecte et intégration lexicale d'autre part. Il permet de rendre compte notamment de la signification des métaphores figées, qui ne sont comme chacun sait ni des métaphores vives, de pures figures de rhétorique hors de portée de toute propriété linguistique, ni des métaphores mortes, des unités lexicales ordinaires, complètement absorbées dans le lexique. C'est le cas notamment du mot *éléphant* dans l'exemple suivant, proche lui aussi de ceux analysés dans Perrin (2002, 2003) :

- (9) L'irrésistible ascension de Ségolène Royal déprime les « **éléphants** » socialistes. (*Le Temps*, 25-4-06)

Le mot *éléphant* ne donne lieu dans ce cas ni à une métaphore vive, purement inédite, ni à une dénomination ordinaire, dépourvue de dimension citative, mais à une sorte de dénomination embryonnaire, auto-délocutive, portant sur un concept relatif à ses emplois métaphoriques antérieurs assimilant les dirigeants socialistes à des pachydermes. Autrement dit, le mot *éléphant* dénomme un concept associé à ce que l'on a commencé à prendre l'habitude de représenter métaphoriquement par le moyen d'une signification primitive du mot en question appliqué à l'animal. Dans l'exemple ci-dessous, le mot *éléphant* côtoie l'expression *fraise des bois* qui transite sous nos yeux du statut de simple citation d'une figure de style de Laurent Fabius exploitant métaphoriquement une blague enfantine bien connue, à celui de dénomination auto-délocutive *ad hoc* dans le dernier énoncé. L'expression *fraise des bois* dénomme alors

un genre d'individu assimilé à ce que Laurent Fabius a prétendu communiquer dans la déclaration préalablement rapportée¹ :

- (10) Laurent Fabius doit se dire qu'il aurait mieux fait de s'abstenir, en 2003, lorsqu'il déclarait à ceux qui s'étonnaient de le voir accepter si facilement la place de numéro deux à la direction du PS derrière François Hollande : « A-t-on jamais caché un éléphant derrière une fraise des bois ? » La **fraise des bois** a battu l'**éléphant** à plate couture. (*Le Temps*, 3-12-04)

Qu'il s'agisse d'unités simples ou morphologiquement, syntaxiquement complexes, les expressions dont il est question ne sont fondées ni sur une figure vive et ponctuelle, ni sur une dénomination définitivement codée, inscrite à long terme dans le répertoire lexical du français, mais sur une dénomination auto-délocutive. Il s'agit alors bel et bien d'une dénomination fondée sur une mémorisation préalable de ce que l'expression est censée représenter usuellement, pour tout sujet parlant averti, mais d'une dénomination intégrant la citation d'un fait de parole plus ou moins idiomatisé, souvent une forme ou une autre de figure de rhétorique à l'origine. Ce qui est alors dénommé et donc préalablement mémorisé ne tient pas à un concept pur et simple, définitivement établi, mais à un concept relatif à un usage singulier, plus ou moins idiomatisé, de telle ou telle expression, à un fait de parole suffisamment remarquable, mémorable précisément, pour être devenu une habitude. Une telle valeur dénomminative n'est en fait qu'une instruction donnée à l'interprète de se référer à son expérience des énonciations passées de telle ou telle expression, pour identifier ce qu'elle dénomme.

Certes il n'est pas toujours aisé de distinguer une dénomination auto-délocutive d'une simple prédication citative portant sur

1. L'expression *fraise des bois* s'oppose ici néanmoins sur deux plans à nos exemples précédents. Il s'agit d'une dénomination auto-délocutive parfaitement *ad hoc*, qui ne renvoie probablement à aucune occurrence dénomminative antérieure. On touche alors à ce que De Chanay (2001) appelle une *dénomination acte*, ou encore à ce que Leroy (sous presse) définit comme une *dénomination éphémère*, dont « le contrat dénomminatif est signé au moment même de l'acte de dénomination ». Et il s'agit par ailleurs d'une expression figée de rang syntagmatique (vs morpho-lexical). On trouvera dans Perrin (2002 et 2003) l'analyse d'expressions auto-délocutives syntagmatiques clairement moins *ad hoc*, comme *ami de trente ans*, *dommages collatéraux*, *vrai faux* (passeport), par exemple.

une quelconque trouvaille rhétorique individuelle ; de même qu'il n'est parfois pas aisé de faire la différence entre une dénomination auto-délocutive et une dénomination tout court, tout à fait dépourvue de dimension citative. Mais ces difficultés me semblent précisément renforcer le bien-fondé de la notion de dénomination auto-délocutive ou auto-citative, afin d'expliquer très simplement le mécanisme général par lequel certains faits de parole individuels, certaines métaphores ou autres figures, à force d'être repris d'un discours à l'autre et de s'idiomatiser, en viennent à engendrer progressivement de nouvelles dénominations finalement dépourvues de dimension citative. Petit à petit en effet, à mesure que l'habitude s'installe et que s'estompe la perception d'un fait de parole originel associé à un usage particulier, à un quelconque idiolecte ou sociolecte, la dimension citative de la dénomination disparaît progressivement pour faire place à un concept autonome à l'arrivée, complètement absorbé par la langue (qui n'est autre qu'un ensemble d'idiotismes ou idiomatismes généralisés et finalement codés, linguistiquement assimilés). On peut prédire ainsi qu'un jour ou l'autre, si l'on continue d'y avoir recours, l'adjectif *tendance* ne fera plus aucune allusion à un usage idiomatique particulier du substantif, et que le mot *éléphant* désignera les potentats politiques sans renvoyer aux pachydermes. Tant que ce n'est pas le cas, ces expressions sont auto-délocutives ou auto-citatives. Toute formulation ou expression ressentie comme idiomatique est auto-délocutive en ce sens, qu'elle soit ou non fondée sur une forme ou un autre de délocutivité simple au sens de Benveniste.

Bibliographie

- Authier-Revuz J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Anscombre J.-C. 1985, « De l'énonciation au lexique : mention, citativité et délocutivité », *Langages*, 80, p. 9-34.
- Anscombre J.-C & Ducrot O. 1983, *L'Argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- Bally C. 1932, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.

- Benveniste É. 1966a, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 258-266.
- Benveniste É. 1966b, « Les verbes délocutifs », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 277-285.
- Berrendonner A. 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- Combettes B. 2006, « Textes/Discours et Contextes », entretien réalisé par Guy Achard-Bayle, *Pratiques*, 129/130, p. 35-39.
- Combette B. & Marchello-Nizia C. 2003, « Introduction : Grammaticalisation et changement linguistique », *Verbum*, XXV-3, p. 225-240.
- De Chanay H. 2001, « La dénomination : perspectives discursive et interactive », *Cahiers de praxématique*, 36, p. 169-188.
- De Cornulier B. 1976, « La notion de dérivation délocutive », *Revue de linguistique romane*, 40-2, p. 116-144.
- Ducrot O. 1979, « Les lois de discours », *Langue française*, 42, p. 21-33.
- Ducrot O. 1980, « Analyses pragmatiques », *Communications*, 32, p. 11-60.
- Givon T. & Malle B. (éd.) 2002, *The Evolution of Language out of Pre-Language*, Amsterdam, Benjamins.
- Grice H. O. 1979, « Logique et conversation », *Communications*, 30, p. 57-72.
- Leroy S. (sous presse), « Des Vanessa, des José Bové : dénominations éphémères et dynamique de la lexicalisation », *Revue Romane*, 42-1.
- Nølke H. 1994, *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain/Paris, Peeters.
- Olivier C. 2000, « L'interjection *mon Dieu* : variabilité sémantique et situations de discours », *Cahiers de praxématique*, 34, p. 161-189.
- Perrin L. 2002, « Figures et dénominations », *Semen*, 15, p. 141-154.
- Perrin L. 2003, « Citation, lexicalisation et interprétation des expressions idiomatiques », in Authier-Revuz J., Doury

- M., Reboul-Touré S. (éd.), *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 281-291.
- Perrin L. 2004, « Le discours rapporté modal », in Lopez J., Marnette S., Rosier L. (éd.), *Le Discours rapporté dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 64-74.
- Perrin L. 2006, « Autophonie et formules modales. Verbes de paroles et d'opinion à la première personne », *Travaux de linguistique*, 52, p. 41-56.
- Searle J. R. 1982, « Les actes de langage indirects », in *Sens et Expression*, Paris, Minuit, p. 71-100.
- Traugott E. & Heine B. (éd.) 1991, *Approches to Grammaticalization*, Amsterdam, John Benjamins.